

LES COUPS DE PROJO DE LA RENTRÉE DE BERTILLE OLÉODUC

Sommaire

- p.2 : Les vermines de l'été (et elles sont nombreuses)
- p.2 : L'album de la rentrée : « Humbug » des ARCTIC MONKEYS
- p.3 : Femmes de plume, pas à plumes
- p.6 : Un film frappadingue : « Le crime farpait » d'Alex de la Iglesia
- p.9 : « L'ombre de forêts » de Jean-Pierre MARTINET (La petite vermillon)
- p.9 : Un road-movie belge qui a de la gueule : « Eldorado » de Bouli Laners
- p.11 : Le meilleur antidote à la pandémie de grippe A : « Les derniers jours du monde » des frères Larrieu
- p.13 : Offrez-vous une folle escapade sexuelle dans le Sud-Ouest avec « Le roi de l'évasion » d'Alain Guiraudie
- p.14 : Chanson politiquement incorrecte du mois : « Prohibition » de Brigitte Fontaine ou « Je suis vieille et je vous encule »
- p.14 : Vermine de la semaine : Nicola KARABATIC
- p.15 : Vermines de la semaine d'après : Mickey 3D
- p.15 : « District 9 » : enfin un film d'aliens aussi réussi que « Mars attacks » de Tim Burton
- p.16 : Vision d'horreur du mois : Lalanne chez Taddei
- p.17 : Pour ceux qui se sentent une âme de pyromane : « Guide de l'incendiaire des maisons d'écrivains en Nouvelle-Angleterre » de Brock CLARKE (Albin Michel)
- p.20 : Comment survivre à la crise financière ? « Comme une grenouille sur un nénuphar » de Tom Robbins (Gallmeister)
- p.22 : Pourquoi j'aime (quand même) « Grey's anatomy » ?
- p.23 : Un mot sur le festival du film grolandais
- p.23 : Une nouvelle à vous déguster à jamais de l'adoption : « Le roi des abeilles » de T.C. Boyle
- p.24 : Le cinéma ultra-violent et esthétisant de Park Chan Wook
- p.25 : Vermine du mois : Jérôme Bonaldi
- p.27 : Coup de cœur musical du mois : Emily Haines and the Soft skeleton
- p.27 : Le bordel pour intellos : une nouvelle de Woody Allen
- p.28 : L'image de la semaine : Siné et Pasqua chez Taddei
- p.28 : Les meilleures B.O.F

Les vermines de l'été (et elles sont nombreuses)

Johnny, notre vieux rocker ringard national s'est pété la hanche en se cassant la margoulette sur son yacht : la honte, comme mon arrière-grand-mère...du coup sa compagnie d'assurance l'a obligé à être hospitalisé pour faire des examens ...la lose à l'état pur.

Maxime Brunerie, si on comptait sur lui pour buter notre président nain semi-débile, c'est loupé : après 7 ans de taule suite à la tentative merdique de meurtre sur Chirac (vous vous souvenez de lui, non ?), il a passé un B.T.S., a un boulot et aspire à une vie normale....

David Guetta, le roi des soirées cocaïnées de la jet set prout prout, se la pète un max dans sa méga tournée, faisant un pays par jour grâce à son jet privé super polluant : bonjour l'indice carbone et la musique à chier...

Florent Pagny, choisi par France 2 pour être la chanson de l'été, dans son clip il se la joue Manu Chao (en moins bien et avec 10 ans de retard) avec son poncho de rigueur bien entendu. Faisant preuve d'une obscénité démagogique, il n'hésite pas à enrôler femme et enfants pour faire les guignolos dans la pampa argentine afin de nous vendre son album de merde...

La bande de bras cassés de Secret Story : et dire que T.F.1. casse la baraque en terme d'audimat avec des blondes peroxydées entièrement refaites et des mecs pas mieux, caricatures de beaux gosses métrosexuels avec tablettes de chocolat et épilation totale. Qui peut croire une seconde que ces gens représentent quoi que ce soit hormis eux-mêmes (et une crasse médiocrité) ? Je vous mets au défi de croiser des hommes et des femmes ressemblant à ça en allant au supermarché ou en prenant un transport en commun. Ne parlons même pas de toutes les émissions pourries avec les vrais-faux fiancés de je ne sais pas quoi où il faut deviner qui est gay, qui est lesbienne... A gerber ses tripes dans un vieux sac à sapin.

Marc Lavoine, comme son confrère Pagny, sort un album tout pourri : un duo avec sa fille, Yasmine, et case une chanson écrite par Lulu, le fils de Gainsbourg (comme quoi, le talent n'est pas héréditaire et les génies ne devraient jamais avoir d'enfants comme disait Nietzsche entre deux crises de délire).

L'album de la rentrée : « Humbug » des ARCTIC MONKEYS

Ne cherchez plus le meilleur album rock de la rentrée : il vient de Grande-Bretagne et c'est le troisième des Arctic Monkeys.

Alex Turner, s'impose à 23 ans non seulement comme un des meilleurs chanteurs de sa génération mais aussi comme une des plus belles voix masculines du moment. Sa voix a pris beaucoup d'ampleur et de profondeur depuis le premier album, devenant presque méconnaissable : entre sa voix de petite frappe de Sheffield à la Joe Strummer dans « From

the ritz to the rubble » sur le premier album il y a tout juste 3 ans (« Whatever people say I am, that's what I'm not ») et « Cornerstone », la plus belle chanson du dernier album (le genre de chanson qui vous réconcilie avec la vie en trois minutes) où sa voix enveloppante est à tomber par terre, on a du mal à croire que c'est le même chanteur. Niveau musique aussi, il y a du changement et la parenthèse qu'a constitué « The age of the understatement », le magnifique album plein de cordes genre musique de film, réalisé par *The last Shadow puppet*, le groupe qu'il a formé avec Miles Kanes des Rascals, a influencé les Arctic Monkeys, leur ouvrant d'autres perspectives sans pour autant faire dans le commercial ou perdre leur originalité. Au niveau des textes, c'est beaucoup plus recherché et littéraire que le tout-venant de la pop ou du rock anglais d'aujourd'hui.

Les 10 chansons de cet album qui vient de sortir sont toutes magnifiques et on a qu'un seul regret : qu'il n'y en ait pas deux ou trois de plus...

A vous de juger, comme dirait Arlette Chabot.

Franchement, j'espère vivre assez vieille pour voir comment va évoluer dans les 40 prochaines années ce jeune type hyper doué, autant comme songwriter que comme chanteur.

Femmes de plume, pas à plumes

Marre de la chick lit ? Pas envie de lire des romans marketés girly écrits par des femmes pour des femmes aux couvertures hideuses et aux contenus encore pire ? Pas intéressé par des histoires insipides et qui plus est mal écrites de pétasses obnubilées par le shopping, la chirurgie esthétique, les régimes et surtout le fric ? Au C.A.K.E., on préfère les femmes de plume aux dindes à plumer. Ce mois-ci, gros plan sur **Laura Kasischke**, romancière américaine qui commence déjà à avoir une œuvre derrière elle avec 6 romans traduits en France. Si vous ne la connaissez pas encore, vous avez bien de la chance : de savoureuses heures de lecture en perspective !

De quoi parlent les romans de Laura Kasischke ? Il y est beaucoup question de sensualité, d'érotisme, de sexe (en particulier de désir féminin, thème particulièrement mal traité par les écrivains hommes) mais aussi et surtout de la violence larvée et de l'hypocrisie de la société américaine contemporaine. Un autre ingrédient essentiel dans les romans de cette écrivain : un soupçon d'étrangeté — parler de fantastique serait exagéré — qui enveloppe l'histoire des personnages d'une aura de surnaturel. C'est ce glissement du quotidien le plus banal (la vie d'une femme au foyer par exemple) au drame le plus terrible (meurtre) ou à l'incompréhensible (disparition) qui, allié au style, fait tout le sel de ses livres. Elle sait également à merveille jouer avec les clichés et dès que le lecteur croit savoir où il est, le sol se

dérobe sous lui et il comprend qu'il était bien loin de la vérité. « Rêve de garçons » et « La couronne verte » par exemple ont de faux airs de scénario de teen movie avec de jeunes, jolies, minces et très américaines pom pom girls ou lycéennes plus ou moins délurées et l'on s'attend à des parties de jambes en l'air et à de l'alcool qui coule à flot, mais l'histoire change de direction et dérape vite vers autre chose de beaucoup moins lisse, plus complexe et plus inquiétant. Le suspens est un élément essentiel de ses romans, même si on est bien loin du thriller traditionnel, on flirte plutôt avec le roman psychologique dans son acception la plus noble : un peu ce qu'aurait pu écrire une Virginia Woolf si elle vivait en 2009.

On compare souvent Laura Kasischke à Joyce Carol Oates mais là où la seconde tombe parfois dans le sordide et raffole des personnages de femmes victimes (violées, battues, assassinées, j'en passe et des meilleures), la première est beaucoup plus subtile dans sa vision du Mal et du mâle. Surtout, elle sauve toujours ses personnages féminins, leur donnant la pulsion de vie nécessaire pour s'en sortir même dans les pires situations, ce qui est appréciable même si je ne suis pas une inconditionnelle des happy end. Vous pouvez commencer par n'importe lequel, ils sont tous excellents : présentation rapide pour vous aider à choisir. En plus, ils sont presque tous en poche, ce qui n'est pas négligeable en temps de crise où un sou est un sou...

— « A suspicious river » (Points)

Au cœur de ce premier roman de Kasischke, Leila, 24 ans, mariée : elle est réceptionniste dans un motel à Suspicious River, une petite ville tranquille du Michigan, elle se prostitue depuis quelques semaines auprès des clients du motel. On comprend progressivement les drames qui ont fait d'elle ce qu'elle est devenue (en premier lieu le meurtre de sa mère, elle-même prostituée). Le personnage de loin le plus douloureux de Laura Kasischke : une victime née, étiquetée comme « fille de la pute qui trompait son mari avec son beau-frère », miroir à tous les fantasmes et à la curiosité morbide de tous (y compris la gentille instit qui veut que la petite lui montre la chambre où ça s'est passé). Heureusement, elle sauve le personnage dans les toutes dernières lignes du livre.

Extrait :

« Mais quand je me suis mise à étudier le profil de Gary Jensen cet après-midi là, j'ai soudain compris pourquoi ces hommes regardaient les femmes. Gary fixait le pare-brise comme si je n'étais pas à côté de lui, et j'ai compris, en un éclair ce que cela voulait dire de désirer quelqu'un, qu'il vous désire ou pas — imaginer, tout simplement, sous les vêtements, la peau, ce que cela ferait de presser votre propre peau contre la sienne, et, sous cette peau, du

sang — un cœur humain qui bat, chaud et doux, une pomme de chair. J'ai su, alors que je le voulais, à n'importe quel prix. Même s'il me fallait payer ».

— « La vie devant ses yeux » (Points)

Il y a toujours ce zeste de mystère à la limite du fantastique, comme un grain de sable dans une machine trop bien huilée, qui bouleverse la vie rangée de Diana, mère de famille de 40 ans qui peut s'enorgueillir d'avoir la vie dont elle rêvait (mari prof de fac, petite fille adorable, belle maison, de l'argent et un reflet agréable dans le miroir). Le récit alterne entre le présent et le passé (quand elle était une ado provocante et attirait les regards avec sa meilleure amie dans la petite ville où elle est finalement restée). Que reste-il de l'ado qu'elle était dans la femme qu'elle est devenue ? Que s'est-il passé le jour de la tuerie dans son collège ? Pourquoi est-elle vivante et son amie Maureen morte comme 23 autres lycéens ?

Extrait :

« En tournant au coin de la maison pour aller vers son mari, Diana remarqua que les pâquerettes qu'elle avait plantées des années plus tôt, sur le côté ensoleillé de la galerie, explosaient déjà en touffes de fleurs dans la chaleur tiède, répandant une odeur de salade moisie et se disséminant comme...comme quoi ? Comme le cancer ? Elle s'arrêta pour les regarder. Qu'est-ce qui pourrait bien, se demanda-t-elle, lui faire ainsi soudain penser au cancer et lui faire trouver suffocante l'odeur terreuse de ces pâquerettes ? »

— « Un oiseau blanc dans le blizzard » (Points)

Suite à la disparition inquiétante de sa mère, Kathrina, une jeune ado, cherche à comprendre ce qu'était devenue la vie de sa mère lors des dernières semaines : elle découvre une femme insatisfaite dans son couple et dans sa vie, nourrissant une jalousie terrible pour sa fille (et son petit copain) et flirtant avec les limites de la folie. La fin est très étonnante.

Extrait :

« En vérité, ma mère a disparu vingt ans avant le jour où elle est réellement partie. Elle s'est installée dans la banlieue avec un mari. Elle a eu un enfant. Elle a vieilli un peu plus chaque jour — de cette façon qu'ont les épouses et les mères d'âge moyen d'être de moins en moins visibles à l'œil nu. Vous levez peut-être les yeux de votre magazine quand elle entre dans la salle d'attente du dentiste, mais elle est en fait transparente. Quant à la femme plus jeune qu'elle fut un jour, celle que vous auriez pu remarquer, elle n'est plus qu'un fantôme, une fille spectrale qui s'éloigne ou finit par disparaître dans le blizzard. Ou alors, elle s'est réincarnée en moi ».

— « A moi pour toujours » (Le livre de poche)

Derrière ce titre français naze digne d'un roman de Marc Lévy, un mélange du banal, de l'étrange et parfois de l'horreur. Une femme entre deux âges, prof, reçoit des messages d'un admirateur secret dans son casier. A partir de là, tout dérape, dans sa relation avec son mari, son fils, sa meilleure amie. Elle cherche qui peut être l'auteur de ces lettres, dévoilant ainsi au lecteur ses désirs les plus secrets.

Extrait :

« Et soudain le printemps. Je sus qu'il était arrivé le matin où je suis passée en voiture devant la biche, comme d'habitude, sur l'autoroute, et que j'ai vu un urubu noir au plumage luisant courbé sur elle. Tout d'abord, en voyant cet oiseau perché sur la biche, il me parut, de manière horrible, que c'était un peu comme s'il lui avait poussé ces énormes ailes noires et qu'elle tentait de s'envoler. C'est alors que je vis la tête rouge de l'urubu et que je compris que c'était une buse, et que le printemps avait fini par arriver. Ils sont les premiers, et les plus sûrs signes du printemps, ces oiseaux-là. Leur retour signifie que la neige a fondu sur les cadavres gisant au bord de la route, et qu'il y a suffisamment de mort tendre, à nouveau, pour subvenir à leur existence. »

— « Rêve de garçons » (Points)

Derrière ce titre de film porno gay, il est ici question d'un camp de pom pom girls autour duquel il se passe des choses étranges. Des adolescentes de classe moyenne, jolies et gâtées par la vie, se heurtent à d'autres réalités jusqu'à un accident qui va changer leur vie.

— « La couronne verte » (Christian Bourgois)

Ce roman, son dernier publié en France, est comme un écho à « Rêves de garçons » : on y retrouve des jeunes filles belles et innocentes et assez inconscientes de l'effet qu'elles font sur les hommes et des dangers qu'elles courent. Trois lycéennes de Terminale profitent de leurs vacances de printemps pour faire une virée entre amies au Mexique. Mais là, tout dérape : l'une préfère se laisser draguer par les premiers garçons qui passent, une autre suit aveuglément un homme mûr en qui elle croit reconnaître son père qu'elle n'a jamais connu et la troisième essaie de garder la tête froide et de protéger ses amies.

Un film frappadingue : « Le crime farpait » d'Alex de la Iglesia

Une excellente comédie espagnole de 2005 de ce réalisateur quadra, ayant commencé avec Almodovar et dont c'est déjà le septième film même si j'avoue que c'est le premier que je vois. L'action se déroule dans le huis-clos d'un grand magasin où les rivalités

professionnelles et amoureuses vont dégénérer dans le crime et le chantage. Le héros, Rafael, la trentaine, un faux air d'Eric Cantonna, célibataire invétéré et séducteur patenté, est responsable du rayon femme, rayon où il règne en maître, son ambition dans la vie, mis à part se taper un maximum de belles vendeuses, étant d'être responsable du magasin. Il pense avoir toutes ses chances d'accéder au poste tant désiré mais se voit doubler par le responsable du rayon homme, un petit homme aigri à moumoute et à l'horrible veste (on dirait un personnage de Monsieur Manatane). Quand celui-ci lui signifie qu'il est viré suite à une altercation avec une cliente ayant fait un chèque en bois, il s'énervé, le bouscule et accidentellement le tue dans les toilettes du magasin. Malheureusement, il y a un témoin qui bientôt va le faire chanter : Lourdes, la vendeuse la plus moche du magasin. Depuis 10 ans qu'elle l'observe de loin, envieuse des autres vendeuses qui couchent avec lui, elle saisit sa chance : elle lui fait un odieux chantage, s'il ne fait pas tout ce qu'elle veut, elle le dénonce à la police.

Elle devient ainsi à la fois sa maîtresse et sa complice — scène digne du « Père Noël est une ordure » quand elle découpe le cadavre au hachoir. Ainsi Rafael se voit transformé en esclave sexuel puis finalement en petit ami officiel — scène hilarante de présentation aux parents — et en mari, avec demande de mariage en direct à la télé. Heureusement, niveau professionnel c'est la consécration : suite à la disparition de son rival, c'est lui qui est nommé chef du magasin, avec une Lourdes qui a repris confiance en elle et qui tire les ficelles dans l'ombre, en particulier en faisant virer les plus belles vendeuses et en s'entourant de femmes plus moches, grosses et vieilles qu'elles (c'est vrai que c'est toujours un bon plan). Un film très drôle, entre la comédie policière (il y a quand même une enquête et un suspens), l'outrance et le grotesque (quand le mort revient en fantôme tout vert avec la hache plantée dans la tête). La fin évite heureusement les bons sentiments : non, Rafael ne va pas tomber vraiment amoureux de Lourdes mais ils vont tous les deux bien s'en sortir à leur manière...

Extraits :

Lourdes emmène Rafael dîner chez ses parents pour officialiser leur relation : le père dort assis à la table, la mère — qui a une touche pas possible — n'a fait que des pois chiches à manger et la petite sœur de 8 ans est très très spéciale, voilà ce qu'elle dit :

- Je peux rien avaler parce que je suis enceinte.
 - Mais qu'est-ce qu'elle dit ? Elle a 8 ans, s'affole Rafael.
 - C'est le prof d'éducation physique : il m'a violé.
- La mère s'affale par terre avec son plat de pois chiches.

— Maman, je t'en supplie, ne rentre pas dans son jeu, dit Lourdes. C'est tout le temps pareil, elle veut attirer l'attention, comme tous les gosses.

— Avant que tu tues ton père d'un infarctus, je te mettrai en maison de correction, répond la mère.

— Ma mère y prête trop attention : la semaine dernière elle avait le sida et elle nous poursuivait avec une seringue pour nous l'inoculer.

— C'est la vérité et personne me croit : j'ai le sida et je suis enceinte de 3 mois et pas question d'avorter... que vous le vouliez ou non, j'aurai cet enfant.

— Et vous allez vivre où avec le salaire de ton prof ? Dans ton école ?

— Maman, te met pas dans cet état, et toi mange tes pois chiches, dit Lourdes à sa mère et sa sœur.

— Si vous m'envoyez en maison de correction, j'ouvrirai le gaz et je nous ferai tous péter le caisson.

— Si c'est vrai, prends ça et tue moi, tue-moi si c'est ce que tu veux, dit la mère en tendant un couteau de cuisine à sa fille.

— Le psy dit qu'il faut pas l'écouter.

— Un jour vous paierez pour tout ce que vous nous faites subir, bande de chiens galeux, dit la gamine d'un air tellement buté et sûre d'elle et adulte que ç'en est très flippant.

Autre scène excellente, Lourdes menace Rafael de tout dire aux flics s'il la quitte, croyant qu'elle bluffe, il la largue et elle file au commissariat, il la suit et la trouve dans le bureau du flic ; voyant qu'il est là, derrière la vitre, elle change de sujet :

— C'est vos enfants ? dit Lourdes en désignant un cadre de photos.

— Oui, j'ai 7 enfants, ils me détestent.

— Oh, pourquoi ?

— J'en ai pas la moindre idée. Ils habitent avec leur mère, on a divorcé.

— Je suis désolée.

— Soyez pas désolée. J'remercie Dieu tous les matins de m'avoir délivré de ce cauchemar. Moi, j'voulais pas d'enfants, vous comprenez, mais elle, le soir, pendant que je me brossais les dents, elle faisait des petits trous dans les préservatifs.

« L'ombre de forêts » de Jean-Pierre MARTINET (La petite vermillon)

J'en remets une troisième couche avec Martinet : après vous avoir intimé l'ordre de lire « Jérôme », son chef-d'œuvre désespéré de 78 et conseillé le très drôle « Ceux qui n'en mènent pas large », j'espère bien vous persuader de lire ce roman paru en 87 et sorti en poche l'an dernier. On y croise comme d'habitude chez Martinet des êtres englués dans le désespoir et la solitude qui ne parviennent jamais à communiquer avec Autrui. Ces personnages, aussi pathétiques soient-ils gardent pourtant toujours leur humanité grâce au regard de frère de douleur que Martinet pose sur eux. Même quand Clémence, la vieille domestique, se couche sur le sol poussiéreux pour laper le pastis qu'elle a renversé, pas une seconde on ne la juge. La folie guette toujours les personnages de Martinet : ainsi Rose Poussière est devenue obsédée par la météo par peur de grésiller sous la pluie, Monsieur, quinquagénaire misanthrope parle à l'abat-jour constellé d'insectes morts qu'il appelle « Globe sale ». Et bien sûr, la mort est toujours au coin de la rue : la tentation du suicide n'étant contrebalancée que par la tentation du meurtre gratuit. Au milieu de cette noirceur étrangement confortable — un peu comme une délectation morose —, des touches d'humour absurde parsèment le roman avec des dialogues à la Beckett. Enfin ce roman est porté par un souffle impressionnant et un style très original et très fort, alternant monologues intérieurs et dialogues farfelus.

Extrait :

« Jamais eu aussi chaud. Le temps idéal pour crever. Pas de regret. Jamais un tel dégoût. Jamais. Enfermé dans ce corps qui dégouline. Si la musique revenait, au moins. Le Saint-Emilion va chauffer, tant pis. Je t'embrasse, petite bouteille, gentille compagne silencieuse. Pardon de t'entraîner dans cette fournaise, ma douce. Je ne te boirai pas chambrée « à température », comme disent les gens bien. Juste un merveilleux breuvage, tiède et dégueulasse, que je dégusterai sous un arbre. Un magnolia, par exemple. Cela me plairait bien, un magnolia. La nuit, il paraît qu'ils sentent plus fort, comme le chèvrefeuille après la pluie. Mais où trouver ça par ici ? Une chance sur un million, et encore... De toute manière, je ne suis pas du genre à espérer. Maintenant, moins que jamais. Alors laisse tomber. Tu marches, c'est tout. »

Un road-movie belge qui a de la gueule : « Eldorado » de Bouli Laners

Premier long métrage d'un de nos acteurs belges préférés — vu dans les films de Kervern et Delépine en particulier mais aussi dans « Enfermés dehors » de Dupontel — et on n'est pas déçu, loin de là.

C'est un road-movie mélancolique et un rien barré sur les routes belges, avec une B.O. magnifique (tendance néo-folk). Le personnage principal — on n'oserait parler de héros —, Yvan, un quadra trafiquant de bagnoles, est incarné par Bouli Lanners. Un jour, en rentrant chez lui, il surprend un jeune et gringalet cambrioleur qui se planque illico sous le lit, refusant de sortir. Une étrange relation se tisse alors entre ces deux paumés solitaires : ils commencent par camper chacun sur leur position, l'un refusant de sortir de dessous le lit, l'autre refusant de lui laisser son bocal à pièces, puis Yvan, se prenant de pitié, accepte de ne pas porter plainte et même de dépanner Elie en l'accompagnant dans sa vieille Chevrolet chez ses parents. On comprend alors, en même temps que ces deux s'appriivoisent, qu'Yvan se sent coupable de la mort de son petite frère d'une overdose et qu'Elie (qui s'appelle en réalité Didier) est un junkie qui essaie de décrocher tout seul et de s'en sortir. Au cours de leur périple à travers une Belgique très proche de l'Amérique de Wim Wenders dans « Paris Texas », ils dévalisent une supérette, se baignent dans de l'eau glacé, croisent un nudiste en caravane, se font remorquer par un automobiliste inquiétant, se prennent un chien sur le capot (balancé d'un pont les pattes attachées). Très jolie scène muette entre la mère de Didier/Elie et Yvan qui se prennent les mains au-dessus de la toile cirée de la cuisine. Malgré les touches d'humour (quand Elie colle les cheveux d'Yvan au plafonnier ou avec le nudiste), ce court film (à peine 1h15) est loin d'être une simple pochade : il baigne dans une nostalgie poétique renforcée par la musique de Devendra Banhart, Jesse Sykes ou Ann Pierlé. Surtout, Bouli Lanners s'impose comme un vrai réalisateur et pas un comédien qui se fait plaisir en faisant « son » film : un peu comme chez Kervern et Delépine, il y a de vrais partis pris de cinéma avec l'utilisation du scope, le choix des travellings latéraux, etc. Enfin, ne loupez pas les court-métrages en bonus : ils valent leur pesant de cacahuètes !

Extraits :

— Tu démarres pas ?

— J'ai trop bu

— Et alors ?

— J'ai peur de m'endormir au volant

— Tu sais ce que tu fais ? T'attaches tes cheveux au plafond. Comme ça si tu baisses la tête, ça va te tirer les cheveux et ça va te réveiller.

— Hein ?

— T'attaches tes cheveux au plafond et tu fais attention que ça soit bien collé et comme ça si tu piques du nez, aïe ça te tire les cheveux et puis tu te réveilles.

— Comment t’attaches les cheveux au plafond ?

— Avec du papier collant.

Ils tombent en panne et sont remorqués par un vieux type très pressé de les aider et vaguement inquiétant. Une fois chez lui, Yvan examine des voitures sous des bâches :

— Ca t’intéresse ? Tu regardes ma collection ? Je revends tout. Oui ça a pas l’air d’une collection mais c’est une collection quand même. Y a une bosse là, une bosse, une bosse, une bosse, dit-il en désignant chaque voiture. Tu vois, celle-là là-bas aussi : elles ont toutes une bosse. Mais pas n’importe quelle bosse : chaque bosse a été faite par l’impact d’un corps sur la carrosserie, toujours avec mort d’homme et garanti avec article de presse, numéro de P.V. et facture du dépanneur qui travaille avec le parquet. C’est ma spécialité, je triche pas. Ca t’intéresse ?

— Non.

— Dommage : j’ai encore deux ou trois belles choses. Y en a une très belle : une toute jeune mère de famille, une très belle petite bosse, bien féminine, la pauvre petite. Je savais qu’elle allait mourir, je le savais parce que je l’ai touchée le jour d’avant, avec cette main-là, dit-il en avançant sa main vers Yvan. Parfois quand je touche, je vois, tu veux voir toi aussi ?

Le meilleur antidote à la pandémie de grippe A : « Les derniers jours du monde » des frères Larrieu

Etant de nature inquiète et hypocondriaque sur les bords, et en plus regardant parfois la télé et écoutant la radio, je crains de ne pas passer l’hiver même si je n’ai pas vraiment un profil à risque. Or, maintenant je m’en fous car j’ai l’antidote : le dernier film des frères Larrieu, un film sur la fin du monde et comment Robinson Laborde (Matthieu Amalric pour qui je l’avoue j’ai toujours eu un faible) y fait face.

Pour moi il y a deux films en un, ce qui peut perturber un spectateur habitué à tout classer : aux grosses comédies à la française, aux films catastrophe à l’américaine avec moult effets spéciaux et aux films d’amour ou au mélo avec violon. Ici, on est sur tous ses registres à la fois et on s’en porte pas plus mal.

On a peur pendant la première heure ne serait-ce que parce qu’on a vu mille fois au cinoche la fin du monde à New York (filmé par Spielberg ou d’autres), ou même à Londres mais on n’imagine pas que la fin du monde puisse avoir lieu à Biarritz ou à Toulouse en plein mois de juillet et dans un avenir très proche. Ce qui fait le plus peur, ce n’est pas les cadavres

partout (dans la rue, aux tables des restos, etc.), c'est plus l'ambiance (sirène, bribes de conversations inquiètes des gens que l'on ne parvient pas à suivre, pluie de cendre, masques, etc.) mais surtout on flippe de ne pas savoir ce qui se passe exactement : il est question d'un problème lié à l'environnement mais aussi de missiles lancés sur Paris, d'une bombe nucléaire ayant fait 90000 morts à Moscou, j'en passe... La vie continue plus ou moins normalement et la terreur surgit du quotidien le plus prosaïque quand on s'y attend le moins : Robinson fait couler l'eau du robinet et elle a une horrible couleur jaune chimique. Parfois on se croirait dans un conte : quand Robinson arrive dans une sorte de pensionnat où le petit déjeuner est servi pour des enfants qui ne sont pas là, il se régale de croissant et lait au chocolat et le spectateur pense à Boucle d'or tout en se demandant où sont les gosses, surtout qu'ils ne sont pas non plus dans leurs lits....

La deuxième heure est franchement comique et je n'ose croire que ce soit involontaire de la part des frères Larrieu. Un exemple parmi d'autres : Robinson se rend dans un château dans le Lot où les gens partouzent vaguement et tristement avant de crever (c'est grotesque et pathétique) et ils finissent empoisonnés par le petit personnel : ils sont morts en pleine action, à poil, affublés de masque ridicules et on dirait un mélange de Pompéi, d'« Eyes wide shut » du pauvre, de film de série Z ou d'une parodie de film d'horreur. Et ce n'est pas tout : certaines répliques assénées avec un aplomb formidable nous font basculer dans la comédie (attention, je dis pas que les acteurs jouent mal, c'est autre chose) : quand Sergi Lopez qui joue un chanteur d'opéra dit à Robinson blessé à la tête :

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Des tirs de roquette sur la place : ma femme est partie en fumée.

— Et t'as une fille, non ?

— Oui, elle est partie sur un voilier, elle va peut-être se sortir de tout ce...

— Chaos ?

Il y a des scènes franchement drôles, en tout cas moi j'ai ri : quand Robinson fait de la moto avec son bras en mousse (non, j'exagère mais c'est une horrible prothèse en plastoc verdâtre) ou quand il fonce en fourgon avec des lunettes d'aviateur et une chouette à moitié apprivoisée sur le siège passager ou cette scène dans le château du Lot :

Une femme entreprenante s'agenouille devant lui :

— Je peux ?

— Euh non, merci pas maintenant. Vous savez où je peux trouver un ordinateur avec l'accès à Internet ?

Elle se relève et lui envoie une méga baffe.

Si je vous dis aussi que Sergi Lopez veut coucher avec Mathieu Amalric avant de sauter par la fenêtre devant son refus et que Catherine Frot se suicide à l'arme blanche à l'opéra et qu'on voit bien que c'est un jouet en plastique, vous serez peut-être sceptique et vous aurez tort. En effet, il y a trois raisons de voir ce film : on y exorcise notre peur de la pandémie en ayant franchement peur devant un scénario catastrophe, on rit devant une certaine outrance et enfin il y a une dimension érotique non négligeable puisque le désir est au cœur du film (Amalric change de partenaire quand celle-ci décède en toute logique, passant de Karine Viard — qui il est vrai n'est pas à son avantage physiquement dans ce film, je n'en dirais pas plus pour ne pas être désobligeante — à Catherine Frot et à Clotilde Hesme une fois que celle-ci a couché avec son père, Sergi et bien sûr il est obsédé par une Omahyra Mota — la seule mauvaise actrice du casting qui parle très mal français) et qu'on voit Amalric et Lopez complètement à poil (prothèses ?) et rien que pour ça, ça vaut le coup.

Bien sûr, 2h10 c'est peut-être un peu long mais on passe un très bon moment et on se sent mieux après, un peu plus vivant et ça fait du bien.

Dernier extrait de dialogue pour la fine bouche :

Robinson rentre dans la chambre où Iris se réveille, elle lui demande :

— Il est où Pedro ? Il est déjà réveillé ?

— Il vient de sauter par la fenêtre, répond Robinson d'un ton neutre.

— Ah, répond-elle pas plus étonnée que ça que son père et amant d'une nuit ait fait le grand saut en ces temps si troubles.

Offrez-vous une folle escapade sexuelle dans le Sud-Ouest avec « Le roi de l'évasion » d'Alain Guiraudie

Un film qui fait entrer de l'air frais dans le cinéma français qui sent trop souvent le renfermé (voire le rance) : acteurs pas ou très peu vus ailleurs (Hafsia Herzi dans « La graine et le mulet » de Kechiche et Ludovic Berthillot dans un petit rôle de taxi dans « 2 days in Paris » de Julie Deply), des thèmes rarement abordés (comment vivre son homosexualité à Albi, bien loin du Marais ?), des corps nus qu'on ne voit jamais au cinéma (un obèse quadragénaire, un vieux de 70 ans).

Armand, 43 ans, représentant en tracteur à Albi, célibataire homo et s'assurant comme tel, se demande soudain s'il ne devrait pas essayer les femmes, la vie de couple, les enfants et tout le toutim. Il fait alors la connaissance d'une jeune fille de 16 ans, répondant au

prénom très apéritif de Curly et qu'il ne laisse pas indifférente (en dépit de ses kilos en trop). Ils s'aiment malgré l'opposition des parents de Curly, encore mineure et de la police qui s'en mêle : quand ils sont surpris en fâcheuse posture dans les bois, Armand est amené au commissariat et on l'affuble d'un bracelet électronique. S'en suit alors une cavale où nos deux héros se la jouent un peu à la Godard (ils squattent une maison à la manière de Marianne et Ferdinand dans « Pierrot le fou »), avec la durouagne en plus. Qu'est-ce que la durouagne me direz-vous ? Une racine au fort pouvoir aphrodisiaque entre la pomme de terre et le kiwi avec un goût de vanille en prime.

Dans ce film de Guiraudie, véritable hymne à la liberté et aux forêts du Sud-Ouest, on court beaucoup (souvent en slip pour Armand) et on fait aussi beaucoup l'amour, à deux ou à plusieurs et à peu près dans toutes les positions (attention : c'est pas non plus un film porno). Mention spéciale pour le personnage du « vieux queutard », bien connu de la communauté homosexuelle d'Albi fréquentant les lieux de drague homo, et je conclurai en vous laissant méditer cette phrase du vieux queutard donc, fruit de décennies d'expériences sexuelles en tout genre : « Tant que je ne jouis pas, je peux continuer à aimer ».

Chanson politiquement incorrecte du mois : « Prohibition » de Brigitte Fontaine ou « Je suis vieille et je vous encule »

« Prohibition » est une chanson extraite du nouvel album éponyme de Brigitte Fontaine, à sortir en octobre : le refrain comporte cette phrase déjà culte, « Je suis vieille et je vous encule ». Avec un passage pareil, on l'adoubé membre honoraire du C.A.K.E. quand elle veut, Madame Fontaine. Dommage qu'elle ait commis quelques chansons pour M qui lui n'est pas C.A.K.E. pour un sou, mais bon on lui pardonne. En attendant, on pourra toujours réécouter « Le nougat » ou « L'amour c'est du pipeau » pour patienter.

Vermine de la semaine : Nicola KARABATIC

Pourquoi cet insipide handballeur au nom imprononçable aurait-il l'honneur de figurer dans notre panthéon des vermines du mois (ou de la semaine, pour les petites vermines comme lui), côtoyant ainsi les prestigieux Bernard Werber ou David Guetta ? Déjà parce qu'il a 25 ans et que par principe je déteste les mecs de 25 ans, leur vouant une haine aussi féroce qu'irraisonnée qui n'a d'égale que celle que j'ai pour Valérie Pécresse ou Guillaume Canet (lui-même bien plus vieux pourtant). Ensuite parce que Monsieur, las de jouer à la baballe avec ses potos de l'équipe de France (en même temps, ça intéresse qui la hand ?), s'est dit qu'il n'y avait pas de raison de laisser les rugbymen assumer seuls le rôle de fantasmes

ambulants pour ménagères de moins (et pourquoi pas de plus ?) de 50 ans et accessoirement pour les mecs aimant les mecs car c'est surtout eux qui achètent des slibards. En effet, le sportif à la pseudo belle gueule (franchement ça se discute : mais si vous suivez cette rubrique vous connaissez mes goûts pervers en matière de mecs qui me feront toujours préférer Benoît Poelvoorde à Jean Dujardin, non seulement en terme d'humour mais aussi de physique) se lance dans l'industrie du slip en créant sa marque de sous-vêtements masculins. Si j'ajoute qu'il laisse le J.T. de France 2 le filmer dans la maison de ses parents dont il est très proche (il aurait même « une relation fusionnelle avec son père » : beurk c'est dégueulasse !) en train de bouffer torse poil (super classe et super hygiénique) sur une table en plastoc sur la terrasse, vous comprendrez qu'il mérite haut la main le titre envié de Vermine de la fin septembre.

Vermine de la semaine d'après : Mickey 3D

A 40 ans passés, Mickaël Furnon devrait écrire autre chose que des comptines pour gamin de trois ans, genre « Méfie-toi l'escargot » (on songe à « ça fera un escargot tout chaud ») et le fait qu'elles soient à tendance écolo ou gaucho, loin de constituer une excuse, serait plutôt une circonstance aggravante. Et puis franchement mieux vaut aller à la pêche ou se mettre à la fabrication de colliers de perles, au tricot ou à la confection de paniers en osier plutôt qu'écrire puis avoir l'audace de chanter en public des paroles telles que « Je sais bien qu'à la fin c'est toujours pareil » (tu l'as dit bouffi).

« District 9 » : enfin un film d'aliens aussi réussi que « Mars attacks » de Tim Burton

Ce premier film d'un inconnu nommé Neil Blomkamp (mais produit par Peter Jackson quand même) est un film d'aliens comme vous n'en avez jamais vu. D'abord parce que l'action se déroule non pas aux U.S.A. mais à Johannesburg en Afrique du Sud, ce qui loin d'être un détail géographique, influence non seulement l'esthétique du film mais aussi les implications politiques. En effet, quand au début du film on voit des panneaux « interdits aux non humains » un peu partout dans les lieux publics on ne peut s'empêcher de penser à l'apartheid en Afrique du Sud.

Les extra-terrestres sont plus communément appelés « crevettes », terme péjoratif et qui exprime qu'on les méprise plus qu'on ne les craint. Ils ne sont ni des ennemis de guerre, ni des envahisseurs à l'intelligence supérieure comme ce qu'on voit généralement au cinéma : ils sont des réfugiés, tombés là par hasard de leur vaisseau. Depuis 20 ans que leur vaisseau stationne au-dessus du District 9, le gouvernement a dû s'organiser, notamment en leur

donnant des prénoms comme Christopher et en les recensant (ils sont 1,8 million quand même). Une économie souterraine s'est aussi développée avec la vente à prix exorbitants de pâtée pour chats, péché mignon des « crevettes » mais aussi la prostitution inter-espèce (qui donne lieu à des scènes très drôles). C'est le côté Tim burtonien du film : il y a un second degré quasi permanent. Le personnage principal, un Blanc chargé d'expulser les crevettes du District 9 pour les regrouper dans un camp, se retrouve avec de l'A.D.N. d'alien, suite à une manipulation malheureuse d'un produit fabriqué par Christopher et son fils. Il passe ainsi la moitié du film avec un bras d'alien (décidément après le coup de Matthieu Amalric et sa main en plastique, c'est à douter qu'on puisse trouver un mec sain avec tous ses membres intacts ces temps-ci au cinoche).

Deux critiques quand même pour être objective : la dernière demie-heure (le film dure 1h50) peut rebuter les spectateurs non masculins à force de gun fight et on peut regretter le côté sentimental à la limite de la mièvrerie (le personnage principal ne pense qu'à retrouver sa femme pour la serrer dans ses bras, une fois qu'il aura réparé son bras et il veut aider Christopher, l'alien, à retrouver son fils : bref, encore et toujours la défense des valeurs familiales et bourgeoises¹). Enfin, je finirai avec un mot d'ordre qui devrait faire fureur dans la police : « une crevette, une balle ». A signaler quand même que tous les Sud-africains ne sont pas satisfaits de l'image de leurs pays donnée par ce film mais il me semble que ça reste un film d'aliens et de S.F et que ça ne prétend pas au réalisme comme un film de Ken Loach.

Vision d'horreur du mois : Lalanne chez Taddei

Longtemps (non je ne me suis pas couchée de bonne heure mais) j'ai eu une certaine tendresse coupable pour Francis Lalanne. Ne me demandez pas pourquoi, mais c'était pas pour ses chansons : le catogan, les cheveux longs, les bottes, une version variétoche d'Albator peut-être. Déjà il y a quelques mois, le coup du poème en vers mettant en demeure Sarko, ça m'a paru too much mais tellement enfantin que ça en devenait touchant. Mais là, terminé, j'arrête : après l'avoir vu en pantalon rose sur le plateau de « Ce soir ou jamais » de Taddei, se ridiculiser et se faire humilier par une chanteuse blonde peroxydée totalement inconnue dont Frédo s'est senti obligé de nous dire qu'elle avait un diplôme de je sais pas quoi et surtout une comique non seulement pas drôle mais carrément exaspérante, anciennement journaliste dans je ne sais quel canard provincial et qui aurait mieux fait de

¹ Heureusement que le C.A.K.E. est là, vous concoctant des histoires atroces attaquant au lance-roquettes la famille, la religion, le travail, l'Etat, j'en passe.

rester dans la P.Q.R. plutôt que de monter tenter sa chance à la capitale, sans oublier Tarik Ramadan, comme d'habitude très bon, qu'on le veuille ou non.

Domage : j'aimais bien chanter « si la mort me programme sur son grand ordinateur » pour lutter contre le stress — avant un rendez-vous chez le dentiste, un entretien d'embauche ou à chaque fois que j'entrevois par inadvertance une seconde des émissions anxiogènes de Carole Rousseau sur TF1.

Pour ceux qui se sentent une âme de pyromane : « Guide de l'incendiaire des maisons d'écrivains en Nouvelle-Angleterre » de Brock CLARKE (Albin Michel)

Preuve qu' Albin Michel (l'éditeur d'Amélie Nothomb) ne publie pas exclusivement de la merde : l'éditeur vient de sortir dans sa collection « Terres d'Amérique », un chouette bouquin rigolo qui, s'il ne révolutionne pas la littérature mondiale, fait passer un bon moment et c'est déjà pas mal. En plus, pour les incultes comme moi, c'est l'occasion de découvrir plein d'écrivains de Nouvelle-Angleterre.

De quoi est-il question dans ce roman dépassant quand même les 420 pages ? Sam Pulsifer, enfant unique d'une famille bourgeoise (mère prof de Lettres et père dans l'édition universitaire) a accidentellement mis le feu à la maison d'Emily Dickinson avec une cigarette alors qu'il avait 18 ans. De plus, il a tué deux personnes dans l'opération, un couple en train de s'envoyer en l'air dans le lit de cette pauvre et chaste Emily. Rien que ça, déjà c'est drôle. Mais attendez la suite : ayant purgé sa peine, il sort de prison et rentre chez ses parents, à 28 ans, sans métier et toujours puceau. Il finit par quitter la maison et s'inscrire en fac : après un passage peu concluant en Lettres, il étudie le packaging où il obtient de brillants résultats et rencontre Anne-Marie, belle et brillante étudiante. La suite est logique : dépucelage, mariage, un premier enfant, puis un deuxième, un monospace, un déménagement pour une maison plus grande, un deuxième monospace...Sauf que sa femme ne connaît pas son passé d'incendiaire et de meurtrier par inadvertance et n'a jamais vu en lui un ex-taulard mais plutôt un type gentil au physique ingrat et un peu gauche. Quand Thomas arrive devant chez lui et se présente comme le fils du couple qu'il a tué alors que Sam tond tranquillement sa pelouse, sa vie bascule...

Lors d'un déplacement professionnel, ce fameux orphelin en colère contacte sa femme et se présente comme le mari de la maîtresse de Sam. Empêtré dans ses mensonges et sa culpabilité, Sam ne sait pas se défendre et sa femme, se croyant trompée, le fout dehors. C'est alors que resurgissent les lettres envoyés par d'honnêtes citoyens lui demandant de brûler la maison de tel ou tel écrivain quand il était en prison et conservées par son père. Quand la

maison de Mark Twain subit une tentative d'incendie ratée, l'inspecteur Wilson le suspecte et n'en démordra pas... Le moins qu'on puisse dire c'est que l'auteur a le sens de la métaphore qui fait mouche et de la description vacharde, à la limite de la satire quand il s'agit de décrire un club de lecture virant à la thérapie de groupe, une résidence d'auteurs où tout le monde est habillé en bûcherons — y compris l'auteur — , des librairies ressemblant à tout sauf à des librairies, etc...

Extraits :

Dialogue entre Thomas, le fils des victimes de Sam et Sam :

— Les autres gamins, les élèves, des amis même, ils se moquaient de mes parents.

— Vous plaisantez là, m'étonnai-je. C'est horrible, Thomas. Ceux dont vous parlez n'étaient pas des amis.

— Si. Ils se moquaient de la façon dont mes parents étaient morts, vous savez, au lit.

Il trébucha sur ces derniers mots et souffrait manifestement encore beaucoup, hanté qu'il était par ce drame, le pauvre.

— Pendant longtemps, j'ai eu honte d'eux, je les ai détestés à cause de ce qu'ils faisaient quand vous les avez tués.

— C'est compréhensible.

— Il y avait une fille dans ma classe qui avait perdu ses parents dans un accident de voiture. Décapités tous les deux. J'étais jaloux. Pendant longtemps, j'ai regretté que mes parents ne soient pas morts comme ça.

— Parfaitement compréhensible.

— Pendant longtemps, dit-il en prenant une grande inspiration mouillée, j'ai voulu me suicider.

— Ne dites pas ça, Thomas, n'y songez même pas, m'indignai-je.

Encore une fois, j'aurais fait n'importe quoi pour ce garçon. S'il avait apporté des lames de rasoir pour se taillader les poignets, j'aurais déchiré ma chemise pour en faire des compresses ; s'il avait avalé des pilules, je lui aurais fait un lavage d'estomac, même si je n'étais pas vraiment qualifié ni équipé. Je voulais le sauver tout autant que je voulais me sauver moi-même, je suppose.

Lees Ardor, le meilleur personnage de prof de Français que j'ai croisé depuis longtemps dans un roman, et dont le mantra est « non, je ne suis pas tante Polly », prononce

des sentences définitives, parfois en plein cours du genre « *Huckleberry Finn*, mon cul » ou « Willa Cather est une connasse ».

Dialogue surréaliste entre Sam — à qui le compagnon de cette prof avait envoyé une lettre lui demandant de brûler la maison de Mark Twain — et cette femme haut en couleur :

— Professeur Ardor ?

— Et que suis-je censée professer au juste ?

— Vous enseignez la littérature, et je montrai du doigt la plaque où c'était écrit.

— Je ne *crois* pas à la littérature et je ne l'*aime* pas non plus.

— Mais vous l'enseignez.

— C'est exact.

— Je ne comprends pas.

— Ca tombe pourtant sous le sens non ? Citez-moi un livre que je devrais aimer ? Citez-moi un livre tellement génial que je devrais l'aimer ? »

Un peu plus tard, quand Sam s'incrute à son cours et qu'une étudiante au courant du décès de la mère de Lees Ardor lui dit :

— Je suis navrée pour votre mère.

— Ma mère était une connasse, répond-elle.

Quand un « écrivain-en-résidence », typique de l'écrivain de Nouvelle-Angleterre, lit un extrait de son roman devant une assemblée de fans, ça donne ça :

« Il sortit une bouteille de Jim Beam de la taille et de la forme d'une flasque de la poche de sa veste, en but une lampée et sans dire un mot pour nous remercier d'être venu, il commença à lire. L'histoire parlait d'un tas de bois et de la neige qui tombait sur ce tas de bois et du vieil homme à qui appartenait le tas de bois et qui n'était pas si vieux que cela en fait, mais qui avait été tellement malmené par la vie qu'il paraissait vieux. Le vieil homme était assis à la fenêtre de sa cuisine à boire du bourbon au goulot et à regarder la neige mouiller le bois dont lui et sa famille avait besoin pour se chauffer et qu'il fallait couper illico. C'était son fils qui était censé couper le bois, le fils avait promis, mais il était parti quelque part se mettre dans de sales draps avec une fille qu le vieil homme n'aimait pas des masses parce que c'était une pute (c'était une pute, semblait-il, non parce qu'elle avait couché avec untel ou destels, mais parce qu'il fallait en être une pour fréquenter le fils du vieux). Celui-ci haïssait la fille et il haïssait le fils et il haïssait la neige et il haïssait le bois non débité, lequel

symbolisait manifestement une existence qui ne s'était pas déroulée comme le vieil homme l'avait prévu, et le vieux haïssait le bourbon, aussi qu'il continuait néanmoins à boire. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi le vieil homme ne levait pas son cul de sa chaise pour aller couper le bois lui-même, et je n'arrivais pas non plus à comprendre pourquoi l'auteur n'utilisait pas de métaphores ni d'analogies dans son histoire, peu ou prou aussi aride qu'une liste de courses inventoriant les détestations du vieil homme. »

Comment survivre à la crise financière ? « Comme une grenouille sur un nénuphar » de Tom Robbins (Gallmeister)

Tom Robbins, nouveau prophète ? C'est surtout un putain de bon auteur qui a écrit neuf romans (dont « Even the cowgirls get the blues » adapté au ciné par Gus Van Sant). En écrivant son roman à la deuxième personne du singulier, il met le lecteur dans la peau de Gwen et c'est plutôt cool, étant donné que ça me fait rajeunir de deux ans, qu'on nous dit qu'elle est jolie (je dis pas que je suis moche mais « jolie » n'est pas le premier adjectif qui vient à l'esprit quand on me voit pour la première fois, ni même à la deuxième) et que passer de guichetière à la poste de Pontault-Combault à trader à Seattle, y a pas à dire, ça dépayse...

En effet, Gwen paraît avoir tout pour elle : 29 ans, d'origine philippine, un boulot à la Bourse, elle est pleine d'ambitions. Mais à y regarder de plus près, elle est aussi un peu loseuse sur les bords : refusée de toutes les meilleurs facs qui pourtant revendiquent une politique volontariste de discrimination positive, transparente pour ses collègues, dotée d'un petit copain ex-bûcheron, actuel agent immobilier et futur travailleur social obsédé par la fugue de son singe voleur répondant au doux nom d'André, affublée d'une meilleure amie dépassant les 150 kilos, tarologue professionnelle, et circulant dans une minuscule voiture, rougissant facilement face aux hommes, un peu à côté de la plaque pour tout dire malgré ses signes extérieurs de réussite (Porsche, imper Armani et Rolex en or)

Ce qui est drôle c'est que Gwen, sorte de mélange improbable entre Bridget Jones et le héros de *American Psycho*, n'est pas une fille sympa : elle est cynique, égoïste et obsédée par l'argent. Quand la Bourse s'effondre, elle s'apprête à passer le pire week-end de sa vie (ou un des pires), d'autant que sa meilleure amie disparaît, qu'elle tombe sous le charme d'un ex-trader de retour de Tombouctou qui porte des bottes en croco et vit dans le sous-sols d'un bowling, etc. Et nous on se marre comme des baleines...sur un nénuphar bien sûr. Jeter un œil sur les titres de chapitres vous met déjà en appétit : « Jeudi soir, 5 avril, de retour de Tombouctou », « Dis leur que c'est Salvador Dali qui t'envoie », « Au début, nous sommes tous des fruits de mer », « Tonnerre de boules de fromage », « Le poivrot de sa majesté », etc.

Avertissement tout de même : ce livre est hautement déconseillé aux amateurs de poésie à l'âme sensible qui ne supportent ni la scatologie, ni les allusions sexuelles répétées et le ton parfois égrillard auquel se laisse aller l'auteur, mais je doute qu'il y en ait qui fréquentent ce blog.

A peine ce livre refermé, on s'impatiente déjà d'avoir entre les mains son prochain roman, sorti en 71 aux U.S.A. sous le titre *Another roadside attraction* et à paraître prochainement en France chez le même éditeur. Ce roman raconte l'histoire d'un ex-footballeur reconverti dans le trafic de drogue qui découvre le corps momifié du Christ dans les catacombes du Vatican et le ramène aux Etats-Unis pour le cacher chez un couple de hippies gérant un zoo agrémenté d'un stand de hot-dogs. Bref, le genre d'histoires réalistes et ancrées dans le social comme on les aime au C.A.K.E.².

Extraits :

« Il y a une année au cours de laquelle tu buvais de sérieuses quantités de scotch, espérant acquérir ainsi une belle voix profonde aux accents de whisky. Hélas, tu t'es aperçue que l'alcool fort t'excitait sexuellement, alors bien sûr, tu t'es rapidement remise au vin blanc. Mieux vaut passer pour une couineuse que pour une baiseuse. »

« Et de toute façon, il n'y a pas d'avidité en toi, pas de vulgaire cupidité. Il s'agit plutôt d'un besoin biologique. C'est cela. A l'approche de la trentaine, tu entends le tic-tac de l'horloge. Seulement toi, ce n'est pas des bébés que tu veux faire, c'est du fric. Tu ressens l'envie d'enfler, de devenir grosse de pognon et d'expulser des dollars en argent comme une machine à sous. »

« Contrairement à l'Américain moyen, elle a une capacité d'attention qui dépasse en durée un orgasme de mormon. »

Pour les adeptes d'érotisme végétarien, précisons que l'on trouve dans ce roman, sensuellement alanguies dans une poêlée de légumes, des « courgettes qui affichent ouvertement leur envie d'aubergines ». On apprend aussi des tas de choses utiles pour briller en société, notamment que « le christianisme est l'ennemi des dents autant que du clitoris et du cerveau » et si c'est Larry Diamond qui le dit...

² Si vous n'avez pas lu et relu l'étonnante histoire vraie de Jésus enfin dévoilée par le talentueux Nonoché Picabois, je ne saurais que trop vous conseiller de télécharger fissa « Jésus trou-du-cul », une de nos dernières histoires atroces.

Mais il n'y a pas que des aphorismes dans ce roman, il y a aussi de l'action :

« Rien, au cours de ta vie, pas même *La tentation de Saint Antoine* de Bosch dont ta mère avait punaisé une reproduction au mur de ta chambre d'enfant et dont tu as été, pendant tes premières années, obligée de regarder les inépuisables monstruosité au lieu de la télévision, non, rien, pas même la corbeille de la Bourse de Chicago, ne t'a préparée au spectacle qui s'offre maintenant à toi dans la salle de bains de Larry Diamond. Nu à partir de la taille, Diamond est à quatre pattes sur le kilim afghan — de toute beauté et probablement très cher — occupé à s'enfoncer des feuilles vertes dans le rectum.

— Mon Dieu ! balbuties-tu, le souffle coupé.

Celui qui fut le génie de la Bourse de toute la côte Nord-Ouest du Pacifique ressemble maintenant à un mutant incomplet, une forme de vie étrange sortie d'un film de science-fiction artisanal, une sorte d'hybride au rabais, mi-homme, mi-plante, rampant vers une Bethlehem de jardinerie pour venir au monde. C'est cela ou alors il joue la scène d'un cauchemar dans lequel il donne naissance à une salade verte ».

Pourquoi j'aime (quand même) « Grey's anatomy » ?

Bien sûr, ce n'est pas ma série préférée, mais j'avoue que le mercredi soir, vers 20h50, je m'installe devant T.F.1, une fois n'est pas coutume, et je me tape les trois épisodes de « Grey's anatomy », un peu comme on se fait une orgie de produits allégés sous prétexte que c'est sans conséquence...

Quelques bonnes raisons que je me trouve pour regarder cette série :

— Pour cette réplique de Christina dans un épisode récent : « on n'est pas des filles sympas avec de belles peaux »

— Pour la chouette B.O. très orientée pop et folk féminin : cool d'entendre Emiliana Torrini en particulier.

— Parce qu'à la différence d'« Urgences » ou de « Docteur House », c'est une série médicale que je peux regarder jusqu'à la fin sans flipper comme une malade en me trouvant des symptômes, ni faire le 15 à la coupure pub.

— Parce que j'adore le personnage de Christina, ambitieuse, cassante mais finalement sympa et drôle : je ne comprends d'ailleurs toujours pas pourquoi c'est Meredith l'héroïne et pas elle. Meredith Grey est beaucoup moins intéressante que Christina: elle n'est ni très belle, ni très douée que ce soit pour la chirurgie ou pour l'amour, c'est une gentille fille un peu à côté de la plaque à qui on peut s'identifier (c'est sûrement sa seule qualité). Heureusement,

ses petites leçons de morale sur la vie, l'amour, l'amitié sont plus légères et moins chiantes que celles de Gideon dans « Esprits criminels » qui dans un épisode récent n'hésitait pas à citer pompeusement André Maurois faisant l'apologie de la famille (beurk et rebeurk).

— Rien que pour le plaisir de se foutre de la gueule du Docteur Mamour quand juste après la série, on a droit à sa pub pour le shampoing (un peu comme l'acteur qui joue Jack dans « Lost »).

Un mot sur le festival du film grolandais

Le week-end dernier avait lieu la cinquième édition du festival du Film grolandais à Quend, à côté duquel le festival de Cannes est le symbole de la ringardise snobinarde bling bling. Festival populaire qui réunit quand même 20000 personnes, avec cette année Mocky comme président du jury, excusez du peu. C'est *La merditude des choses*, film belge qui a remporté l'amphore d'or. Si certains d'entre vous y étaient, n'hésitez pas à nous envoyer vos impressions et commentaires.

Une nouvelle à vous dégoûter à jamais de l'adoption : « Le roi des abeilles » de T.C. Boyle

Je vous ai déjà parlé d'une nouvelle de T.C. Boyle dans ces pages, j'en ai trouvé une autre qui vaut le détour : *Le roi des abeilles*, dans le recueil *25 histoires de mort*.

Un couple modèle, Ken et Pat, ne parvenant pas à avoir un enfant, décide d'adopter mais Madame, même si elle a du mal à se l'avouer, veut un bébé blanc, or si on peut avoir un bébé non blanc en quelques jours, la liste d'attente pour un bébé blanc est de 11 ans, 12 ans si on veut un bébé blond et 14 si on prend l'option yeux bleus en supplément. Mais on leur explique que s'ils sont prêts à adopter un enfant plus âgé, les démarches seront beaucoup plus rapides et ils se retrouvent avec un Anthony de 9 ans, certes un peu grand et gros pour son âge mais au moins en bonne santé et souriant jour et nuit...enfin, le sourire dura jusqu'à l'adoption officielle, après quoi, le gamin dit à son père :

— Tu me hais, hein, espèce de trouduc ? Tu peux pas me saquer ! Dis-le, face de bite, dis-le !

— T'avises surtout pas de recommencer !

— T'avises surtout pas de recommencer quoi ? De recommencer à dire « face de bite » ? Comme si tu t'en servais pas de ta bite !

Fou de colère, il se dégagea et, les joues inondées de larmes, continua à hurler :

— Dans vot'chambre, la nuit ! C'est que je vous entends, moi ! Et que j'te baise et que j'te pine et vas-y donc ! Toujours à grogner et à baiser comme des, comme des...comme des chiens, tiens !

Ni une ni deux, le gosse de 9 ans au langage fleuri se retrouve à voir un psy trois fois par semaine, sans guère de résultat si l'on considère que dans les trois ans qui suivirent il développa une obsession morbide pour les abeilles « parce qu'elles sont sans pitié » et finit dans une prison pour enfant à 12 ans (il était alors en CP et a violé une camarade). Six ans après, il réapparaît, au grand dam de ses ex-parents adoptifs pour qui la police ne peut rien :

— Vous ne pouvez rien faire pour nous ? répéta Ken qui, incapable de se contenir, s'était presque mis à couiner. Mais enfin ! Il braise un pauvre chiot sans défense dans le four de la cuisinière, il viole une gamine de C.P., il nous envoie trente-deux condamnation à mort, il nous retrouve alors qu'on a lâché notre boulot et filé sans laisser d'adresse, et vous ne pouvez...

— Mais, bordel, vous ne comprenez donc pas ? Il se prend pour une abeille !

Anthony paraît également souffrir d'un léger complexe d'Œdipe non résolu (à 18 ans, il serait pourtant temps) si l'on considère la carte postale qu'il envoie à son ex-mère adoptive :

« Chère Maman Pat,

Je suis le Roi des Abeilles

Et m'en va te bézouter autour de la ruche,

Ensemble, nous ferons du miel

Oh, laisse-moi entrer.

Ton fils, Anthony.

Ken déchira la carte en mille morceaux. Il était rouge comme une tomate, il tremblait. Des bébés blancs, pensa-t-il avec amertume. Un garçon plus âgé ! Ils s'en seraient mieux sortis avec un Bantou de deux mètres dix ! Voire avec un Esquimau. Oui, avec n'importe quoi !

— Je le tuerai, gronda-t-il. Y se pointe ici, je le flingue.

Ca ne finit pas tout à fait de la sorte mais je préfère ménager le suspens de cette nouvelle politiquement incorrecte telle qu'on les adore au C.A.K.E.

Le cinéma ultra-violent et esthétisant de Park Chan Wook

J'avoue avoir un petit faible pour le cinéma asiatique qui n'a pas son pareil en terme d'esthétique, même si certains comme Wong Kar Wai confondent parfois cinéma et clip pour

musique douce ou pub pour un parfum réservé aux femmes très chic. Moi, c'est plutôt le versant ultra violent à la Park Chan Wook qui m'excite car il me semble que le meilleur cinéma parle non seulement à la tête mais aussi au corps. Et du corps, il en est beaucoup question chez ce réalisateur coréen primé à Cannes (je sais, c'est pas forcément une référence...sauf quand on sait que c'était le coup de cœur de Tarantino, président du jury en 2004) : dans sa trilogie de la vengeance — « Sympathy for Mr. Vengeance », « Old boy » et « Lady Vengeance » —, il est question de séquestration, de torture, de soif de vengeance, de violence pure et froide, de meurtre d'enfants. Selon les sensibilités de chacun, vous serez choqué soit par l'arrachage de dent, soit par l'inceste père-fille, soit par la torture à l'électricité, soit par l'autopsie d'une petite fille (on ne la voit pas mais la caméra est fixée sur le visage du père et on entend les bruits : exemple typique de la perversion subtile et terriblement efficace en terme d'effets sur le spectateur du cinéma de ce réalisateur), soit par la crémation de la même petite fille. Il évite presque toujours le grand-guignol et la violence gratuite et complaisante (avec un bémol pour la scène de fin de « Lady Vengeance ») pour insuffler dans son cinéma le souffle des grandes tragédies abordant les thèmes universels que sont le deuil, la filiation, la colère, la douleur ou la solitude avec l'originalité et la force que lui permette sa maîtrise de l'art cinématographique (cadrage, composition de l'image, mouvements de caméra, couleur, lumière : rien n'est laissé au hasard). Deux éléments supplémentaires contribuent à faire de Park Chan Wook un des meilleurs réalisateurs du moment : les excellents acteurs et la capacité à construire une intrigue et à maintenir un suspens jusqu'au bout.

Il serait dommage de s'en tenir à la trilogie et je ne saurais que trop vous conseiller de voir et de revoir le moyen métrage «Coupez» dans le DVD «3 extrêmes» (d'autant que les deux autres films du DVD réalisés par Fruit Chan et Takashi Miike³ valent plus que le détour). On y suit un jeune réalisateur à qui tout réussit qui, rentrant dans son magnifique appartement, trouve un détraqué qui a ligoté sa femme à son piano (magnifiques plans où la femme a l'air d'un insecte prise dans une toile d'araignée). L'homme met le réalisateur face à un dilemme : soit il tue un enfant soit il coupera un par un les doigts de sa femme pianiste... Perversion quand tu nous tiens... Un plaisir esthétique intense à chaque plan : chose pas si fréquente au cinéma... Nouveauté chez Chan Park Wook : l'humour, à travers le personnage du détraqué loser et drôle malgré son machiavélisme qui annonçait un peu le côté déjanté,

³ Je vous avais déjà parlé dans ces pages il y a quelques mois du magnifique « Audition » du même T. Miike.

absurde et second degré de « Je suis un cyborg » et de « Thirst » actuellement en salle (mais sur lequel je ne peux pas me prononcer, ne l'ayant pas encore vu).

Vermine du mois : Jérôme Bonaldi

Cette fois, je n'ai pas le cœur à rire en raillant des joueurs de hand se reconvertissant dans le commerce du slip, kangourou ou pas, ou des chanteurs de variété mettant des pantalons roses et se croyant à la fois poète, philosophe et politologue : non ce coup-ci je suis colère, mes amis, je suis colère...

Quel est l'objet de mon courroux, me direz-vous ?

Jérôme Bonaldi, l'ex-amuseur de Canal du temps de N.P.A quand il foirait toutes ses démonstrations dignes des pires V.R.P. de marché de province vous vendant un super robot multifonction et infoutu de vous montrer qu'il est capable de couper un concombre en tranches à peu près régulières... Bref, la crise aidant, Monsieur Bonaldi, redevenu demandeur d'emploi après un bref passage dans l'émission de Courbet où il faisait preuve d'une misogynie même pas deuxième degré avec son « assistante », aidé il est vrai en cela par Courbet et sa bande à l'humour très en dessous de la ceinture passé 19h15, s'est reconverti dans la propagande télévisuelle. En effet, l'animateur quinquagénaire (sexa ?) se fourvoie dans une immonde « pastille » (franchement difficile à avaler) de trois minutes diffusée sur France 2 et intitulée « Je commence demain » où il réussit le tour de force d'être à la fois à la solde du gouvernement, de l'A.N.P.E. et des pires entreprises capitalistes exploiteuses de main-d'œuvre bon marché et corvéable à merci. Après nous avoir « vendu » les joies du métier d'« hôtesse de caisse » en hypermarché — réquisitionnant pour l'occasion une pauvre caissière assurant qu'elle aime son métier pour le contact avec les clients —, il fait la propagande de Mac Do, employeur modèle recrutant des gens sans diplômes (oubliant au passage que nombre d'équipiers à temps partiel sont des étudiants en première année de fac, risquant de foutre leur scolarité en l'air pour quelques centaines d'euros leur permettant de régler leur loyer et d'organiser des orgies de pâtes de chez Lidl) pour leur offrir de mirobolantes possibilités d'évolution de carrière (c'est vrai que directeur de Mac Do, ça fait rêver dans les chaumières...).

Halte au foutage de gueule ! Je me demande à combien de fois le salaire horaire d'un équipier de Mac Do correspondent les revenus que Bonaldi tire de ses « prestations » ? J'espère au moins que la caissière qui s'est prêtée à cette mascarade a eu droit à un bon de réduction de 5 euros à valoir sur l'ensemble du magasin et l'équipier à une barquette de frites

petit format — faut pas déconner, au prix où est l'huile... Si comme moi vous aviez un zeste de sympathie pour Bonaldi sous prétexte qu'il avait un faux air de Bill Murray, revoyez plutôt *La vie aquatique*, *Lost in translation* ou *Broken flowers* et zappez quand vous tombez sur cet immonde programme de propagande destiné à nous faire passer des vessies pour des lanternes ou plutôt des boulots de merde pour des métiers d'avenir épanouissants.

Coup de cœur musical du mois : Emily Haines and the Soft skeleton

Après m'être extasiée sur les Artic Monkeys le mois dernier, changement de registre, de pays et de sexe avec le superbe album d'Emily Haines, la chanteuse de feu Metric accompagnée de son nouveau groupe, les « Soft skeleton » (charmant comme nom !). Une chanson comme « Doctor blind » fait beaucoup penser à Goldrapp, surtout au niveau de la mélodie, même si Emily n'a rien à envier au niveau vocal à Allison, la chanteuse de Goldrapp (qui après un magnifique premier album « Felt mountain » s'est un peu fourvoyée dans de la pop techno putassière avant de revenir à plus de sincérité et de finesse avec l'impeccable album « Seventh tree » que je vous recommande chaudement). Pour en revenir à Emily, elle nous chante de belles chansons mélancoliques, enveloppantes et nimbées d'un halo de mystère aussi indispensables pour passer l'hiver qu'une écharpe au nord de la Loire. C'est beau et délicat sans jamais être mièvre ou trop sucré, même les chœurs sont parfaits (pourtant, les chansons avec des chœurs ont tendance à me gonfler d'habitude). Rien à jeter dans ces treize chansons réconfortantes comme un chocolat chaud après la pluie un jour de novembre (j'arrête, je vais être lyrique et quelque chose me dit que ça pourrait faire tache dans ces pages). Si vous voulez être prévoyant, laissez tomber le vaccin anti-grippe A et procurez-vous cet album avant les premiers frimas de l'hiver.

Le bordel pour intellos : une nouvelle de Woody Allen

Je vous ai déjà parlé du cinéma et des nouvelles de Woody, mais j'ai envie d'en remettre une couche, après la lecture, dans la salle d'attente de mon dentiste de « Call-culture », extrait de *Dieu, Shakespeare et moi*.

Kaiser Lupowitz, le narrateur, est détective privé et il est chargé par un homme d'affaires que l'on fait chanter d'enquêter sur une maison des plaisirs un peu spéciale. C'est le plus chouette bordel dont j'entends parler depuis le « Jack n'a qu'un œil » dans *Twin Peaks* de Lynch. En plus, dans celui-là, on pourrait m'embaucher (j'ai quand même un D.E.A. de Lettres à la Sorbonne, merde !). Cette maison clause est située dans l'arrière-boutique d'une librairie et voilà ce que le privé y découvre :

« Des murs tendus de velours rouge et des dorures victoriennes donnaient le ton. Des filles blêmes, nerveuses, avec des lunettes d'écaille et des cheveux taillés au carré, étaient vautrées sur des sofas tout autour de la pièce, feuilletant de façon provocante des classiques Penguin⁴. Une blonde me fit de l'œil avec un large sourire, me désigna une chambre en haut de l'escalier et dit :

— Walt Whitman ?

Comme je n'étais pas intéressé, elle haussa les épaules et reprit sa lecture. (...)

Pour cent dollars, une fille vous prêtait ses disques de Bartok, dînait avec vous, puis vous laissait la regarder quand elle piquait sa crise de dépression nerveuse. (...) Pour trois cents dollars, vous aviez le grand jeu. Une petite juive maigrelette faisant semblant de vous rencontrer au musée d'Art Moderne, vous faisait lire son diplôme de fin d'études, vous faisait participer à une féroce engueulade au sujet des théories antiféministes de Freud, puis mimait un suicide à votre convenance. La plus grande soirée de leur vie pour certains maniaques. Belle entreprise. New York sera toujours New York. »

L'image de la semaine : Siné et Pasqua chez Taddei

Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion de voir Siné assis à côté de Pasqua et quand c'est chez Taddei ça a une autre gueule que chez Ruquier où tout le monde s'emmerde à cent sous de l'heure — y compris le téléspectateur — et vient faire sa promo sous la pression de son attaché de presse, son producteur, de son éditeur, de sa femme, etc. Bref, le débat ce soir-là était « Les vieux sont-ils subversifs ? » et franchement on a plus apprécié le sketch de Groland que la bande-annonce du film de Thomas Gilou intitulé « Victor », aussi subversif qu'Anne Roumanoff comparée à une histoire atroce du C.A.K.E. (sans nous vanter). Comme d'habitude, le débat a tourné un peu en rond et chacun est resté sur ses positions (si tant est qu'il en ait) mais ça m'a fait chaud au cœur de voir que tous les vieux anar ne sont pas morts et enterrés...

Les meilleures B.O.F

Sans être experte en B.O.F., il me semble qu'on peut distinguer les B.O. spécialement composées par un ou plusieurs artistes pour le film et celles réutilisant des morceaux déjà existants. Dans le premier cas, la musique fait partie intégrante du film, et quand elle est réussie, elle dépasse la simple musique de fonds pour devenir un personnage à part entière.

⁴ Penguin est un éditeur anglo-saxon.

Ces dernières années, ça a été le cas de deux B.O.F. remarquables de deux films excellentissimes, le premier ayant déjà le statut de film culte, le second étant reconnu au moins comme un grand film. Il s'agit de « Dead man » de Jim Jarmush avec le magnifique Johnny Depp, chouchou des femmes de plus de 30 ans. La musique a été spécialement composée par Neil Young, excusez du peu, le papi de la folk et de tous les folkeux : ses riffs lancinants de guitare s'insèrent à merveille dans l'univers en noir et blanc à la fois poétique (le voyage vers la mort de William Blake accompagné de l'Indien) et grotesque (cannibalisme, allusions sexuelles, travestis, etc.). L'autre film dont j'aimerais vous parler est également un grand film d'un grand réalisateur : « There will be blood » de Paul Thomas Anderson qui valut l'Oscar du meilleur acteur à Daniel Day Lewis en 2007. La B.O. réalisée par Jonny Greenwood de Radiohead lui valut aussi un Oscar largement mérité tant elle élève à un niveau supérieur un film par ailleurs très réussi, que ce soit par le jeu des acteurs, la photo ou la réalisation.

Si le travail de création est moindre pour la constitution d'une B.O. à partir de morceaux déjà existants piochés à droite à gauche, le résultat est parfois admirable et certaines B.O.F. peuvent tenir lieu de compilation idéale. Je pense en particulier à deux films que j'ai vus récemment : « Juno » de Jason Reitman et « A tombeau ouvert » de Martin Scorsese. La B.O. de « Juno » est éclectique (de Buddy Holly à Cat Power) mais on remarque une tendance assez marquée vers des groupes d'anti-folk américains (Kimya Dawson), même si la Grande-Bretagne n'est pas en reste avec Belle and Sebastian en dignes représentants de la Perfide Albion. En ce qui concerne « A tombeau ouvert », un chouette film nous faisant suivre un Nicholas Cage ambulancier dans les rues d'un des pires quartiers de New York (on ne peut pas ne pas penser au De Niro de « Taxi driver »), hanté par une femme qu'il a aimé mais qu'il n'a pas réussi à sortir de la rue, on est plus dans les classiques du rock mais pas les plus mauvais. En effet, l'ambulance sillonne les rues à fond la caisse au son de Janis Joplin, les Clash, R.E.M. ou les Who... de quoi nous donner presque envie de devenir ambulancier.